

La ride

Nelly Arcan

Numéro 99, automne 2003

Les monstres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14429ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arcan, N. (2003). La ride. *Moebius*, (99), 9–16.

NELLY ARCAN

La ride

Rien ne pouvait sortir Mina de son lit le dimanche matin, pas même la promesse du café au lait bu sur un balcon en fleurs ou celle du soleil de mai prenant d'assaut un ciel pétant de bleu, sauf ce dimanche-là. Un engourdissement qui couvrait la moitié de son visage la tira du sommeil pour la conduire devant le miroir de la salle de bain où elle découvrit, sous l'œil droit, une étrange et unique ride qui partait du coin gauche pour obliquer vers sa joue rosée de blonde. Un strabisme qui se renforçait chaque fois qu'elle se regardait elle-même et qui lui interdisait de fixer un point trop longtemps l'obligea à chausser ses lunettes pour en voir le détail. Elle n'y parvint pas: la large structure de plastique qui suivait le bord inférieur de l'œil la cachait entièrement.

Si les rides prennent toute une vie pour tracer leurs réseaux, elles ne peuvent pas apparaître comme ça, du jour au lendemain: voilà ce que Mina, se dit devant le miroir où lui souriaient, sous la pression d'une lumière phosphorescente, ses vingt-trois ans. L'engourdissement tomba d'un coup et Mina, qui sortit de la salle de bain pour ne plus voir la ride que son strabisme dédoublait, pensa qu'elle avait dû dormir sur le ventre et que son visage s'était froissé au contact de l'oreiller. Pour ajouter foi à ce qu'elle pensait, elle ne poussa pas plus loin l'examen et se fit du café.

Mais une fois le café fait, l'engourdissement la reprit et un autre miroir installé sur le mur qui lui faisait face l'interpella. Elle s'en approcha comme on approche un ennemi, en ouvrant le regard sur ce qu'il cache, pour constater de nouveau l'étrangeté de ce qu'elle avait d'abord pris pour le marquage d'un pli d'oreiller. Non, cette ride n'était pas une ride ordinaire: la ligne semblait trop droite

et trop propre pour que ne s'y cache pas quelque lame de rasoir ou encore un scalpel.

Devant les tubes de cachets et les pots de crème classés par couleurs de sa pharmacie, Mina ne savait que faire. Fallait-il hydrater, désinfecter ou ne rien faire? Une panique de klaxons qui lui parvint de la rue Sherbrooke la pressa et, jetant un œil sur la ride qui s'affirmait toujours dans son dédoublement, elle choisit la cortisone.

Sa mère ne répondait pas au téléphone. De retour à son café, Mina réfléchit: elle pourrait consulter dès le lendemain sa dermatologue que trente ans de pratique avaient rendue peu impressionnable et qui devait être convaincue, pour qu'elle ne lui oppose pas son refus, de la gravité de son cas. Il fallait lui parler de douleurs, de démangeaisons, de migraines et même de vomissements parce que des considérations trop femelles risquaient d'exaspérer son écoute. Pour l'instant, boire du café était la dernière chose à faire: le stress de la caféine ajouté au stress de la ride empêcherait qu'elle se referme et, savait-on jamais, pourrait même en faire apparaître une deuxième sous l'œil gauche.

Après s'être fait le récit de ce qu'elle raconterait le lendemain à sa dermatologue, Mina se sentit prête pour la vie qui s'éveillait dans le parc, là dehors. Elle voulut regarder par la fenêtre mais le soleil immense qui lui faisait face et que le mois de mai faisait monter à toute allure dans le ciel l'aveugla et éclaira si fort sa peau qu'elle eut l'impression que la ride allait être vue par toute la ville. Il valait mieux qu'elle reste dans l'ombre tant que la chose n'aurait pas trouvé son nom, officiellement défini par un expert.

Ce genre de ride, se dit-elle, devait bien exister quelque part sur une page d'encyclopédie ou encore dans le passé médical de la famille. C'est à ce moment qu'elle se souvint, avec une telle précision que le souvenir sembla porter la réponse à toutes ses questions, du *Larousse médical* de son père où se trouvaient des photos qui l'avaient empêchée de dormir pendant plus d'un an lorsqu'elle était enfant. Devant le trouble de Mina qui proclamait l'imminence de sa mort du matin au soir, ses parents avaient caché l'encyclopédie dans un endroit mystérieux de la

maison, peut-être dans le plafond suspendu de la cave. Pendant longtemps les photos de plaies avaient pourchassé Mina qui en était d'autant plus affolée qu'elle ne pouvait les tenir à l'œil.

Oublie ces histoires, lui conseillait son père avant de la mettre au lit, car les maladies de peau ne conviennent pas à ta blondeur de princesse ni au vert de tes yeux, et n'attaquent de toute façon que les cœurs durs comme la belle-mère de Cendrillon ou l'autre encore, la sorcière du miroir qui voulait être la plus belle.

Puis, l'encyclopédie avait retrouvé sa place dans la bibliothèque du père et Mina constata en la feuilletant que la terreur enfantine qu'un sort lui soit jeté avait complètement disparu.

Mina appela de nouveau à la maison mais n'obtint toujours pas de réponse.

Il fallait donner une chance au temps, pensa-t-elle à voix haute, il fallait se calmer et faire confiance aux capacités du corps humain à se régénérer. Elle eut alors l'idée de prendre son lundi pour consulter la dermatologue et passer la journée sur le Net avant de lire devant la télé, le soir venu, toutes les revues de mode du mois de mai. Elle téléphona au bureau Mercier et fils où elle occupait un poste de secrétaire comptable pour informer son patron qu'un accident avait gravement blessé sa mère et qu'il ne fallait pas compter sur sa présence le lendemain matin. Une fois le message transmis, elle s'étonna d'avoir impliqué sa mère dans un mensonge aussi grave. Et si sa mère avait réellement eu un accident? De sa vie, elle n'avait jamais éprouvé cette certitude qu'un drame était survenu, ou allait arriver. Elle voulut appeler sa mère à nouveau mais le téléphone sonna avant qu'elle n'eût le temps de soulever le combiné.

Mina était si soulagée de n'être plus seule avec sa ride qu'elle pleura:

— ... allô maman, t'étais où?

— ... j'étais dehors. Ton père est furieux parce que la voiture ne démarre plus.

Mina eut l'impression que sa mère mentait:

— ... j'ai téléphoné vingt fois ce matin.

Après un long silence où s'affrontèrent les scénarios les plus noirs, la voix de la mère devint suraiguë, comme chaque fois que Mina exprimait le moindre malaise:

— ... qu'as-tu, ma mini? Qu'as-tu donc? Mais réponds, pour l'amour!

— ... je sais pas, je sais pas, quelque chose sous l'œil... une ride... il faut que tu viennes ici tout de suite.

Mina pleura de plus belle comme si d'avoir parlé avait nourri la ride, puis s'arrêta net lorsqu'elle entendit sa mère pleurer aussi. La situation, bien qu'inquiétante, ne méritait pas un tel emportement. Fallait-il qu'elle soutienne sa mère pour un problème qui n'était pas un problème et qui ne la concernait même pas? Mina décida qu'il n'était plus nécessaire, après tout, qu'elle vienne le jour même. La mère insista plus d'une heure et finit par consentir à ne venir que le lendemain, à la condition toutefois que Mina ne sorte pas de chez elle: la lumière du jour pourrait assécher ce qui lui semblait être un étrange eczéma au nom qui lui échappait bêtement et dont plusieurs femmes de la famille avaient souffert au même âge. Mina réclama le *Larousse médical* mais apprit qu'il avait définitivement disparu quelques années plus tôt, sans doute dans le va-et-vient de ses deux sœurs cadettes qui avaient déménagé deux fois en un an pour revenir, chaque fois, un mois plus tard.

Il fallait appeler le bureau du médecin, ne serait-ce que pour tuer le temps, en finir avec cette idée du rendez-vous à prendre, remplacer l'expertise de l'encyclopédie perdue et donner l'impression à toute personne qui entendrait son histoire qu'il s'agissait d'une urgence et non d'une affaire de coquetterie. Une voix de femme, qui lui parvenait du fond d'une messagerie vocale et qui allait chercher sans raison apparente les aigus comme seule sa mère savait le faire, informait tous les patients qui avaient déjà pris un rendez-vous ou qui souhaitaient en prendre un que le docteur Anderson allait être absente pour une durée encore indéterminée.

Mina téléphona au bureau trois fois de suite pour donner tort à ce qu'elle entendait et perdit son calme: le soleil trop coriace pour être du mois de mai, les appels dans le vide, la voiture en panne, la disparition du *Larousse*

médical, les aigus deux fois répétés de voix de femmes et le départ de la dermatologue indiquaient à Mina qu'un élément vital lui échappait et qu'une force extérieure dont elle ignorait la nature s'opposait à sa volonté.

La ride qui semblait maintenant gagner du terrain fut recouverte d'un pansement en coton blanc fixé par un ruban adhésif. Après avoir tiré les rideaux de sa chambre, elle prit le lit et plongea si loin dans l'hypnose noire des cachets qu'elle venait de prendre qu'elle ne se réveilla que le lendemain matin.

Lorsque, ce lundi-là, la mère de Mina entra dans l'appartement de sa fille après avoir tenté vingt fois de la joindre par téléphone, elle fut accueillie par des cris qui l'implorèrent de quitter l'endroit. Mina était assise par terre, les yeux recouverts d'une large bande de coton blanc, dans une obscurité que le jour naissant avait percée d'un unique rayon, et indiquait du doigt un coin de l'appartement où s'entassaient les débris des dix miroirs qui avaient servi à décorer son trois pièces.

*

Docteur Anderson,

Je suis Mina Rhéaume et je vous écris depuis l'hôpital Notre-Dame.

Nous nous sommes vues il y a un an dans la blancheur de votre cabinet, pour un rien m'aviez-vous dit alors, un tout petit début de couperose comme le sont les débuts de couperose si fréquemment rencontrés chez les jeunes blondes aux yeux bleus.

Si je vous écris, c'est que vous êtes la source de mon problème et que je suis pour l'instant incapable de me déplacer jusqu'à l'endroit où vous vous cachez. Mon problème est relié au vôtre, chère madame, il est déjà celui de toutes vos patientes et ne va pas tarder à se répandre au-delà des frontières de votre pratique: il s'agit d'une ride sous l'œil droit, sortie de nulle part comme s'il était normal de vieillir à mon âge, et trop propre pour ne pas faire partie des inventions humaines. Je ne

vous en donne pas le détail, madame, parce que vous savez déjà de quoi je parle.

Cette ride n'est pas une ride comme les autres. Si c'était le cas, il ne m'aurait pas fallu casser tous les miroirs de mon appartement ni m'enfermer, les yeux bandés, dans l'obscurité pour n'être vue de personne. L'extrême contagion de cette maladie que vous avez traîtreusement confectionnée dans votre laboratoire pour défigurer la blondeur du monde provient, comme je m'en suis vite rendu compte, de la voie par laquelle elle se propage: le regard. Vous êtes une sorcière, madame Anderson, un génie du malheur des autres, et vous auriez pu, si je n'avais pas été là pour vous démasquer, détourner à jamais le regard des hommes de la jeunesse qui défilait dans votre cabinet, et même de celle qui recouvre le globe, sans que personne ne vous en tienne responsable.

Vous saviez tout sur moi avant même de me connaître, comme ce strabisme à travers lequel mon visage m'apparaît et l'emplacement de la ride qui correspondait aux lunettes que je portais le jour où je vous ai consultée. Vous aviez tout prévu avant même de m'infecter et vous vous en réjouissiez: par mon incapacité de voir clairement ce qui avait été par vous pensé et transmis, vous pouviez me mettre cette histoire sur le dos et convaincre mon entourage que là où je dis voir quelque chose, il ne se trouve rien. C'est ainsi que vous avez obtenu la complicité de ma mère et celle de tous les médecins de l'hôpital Notre-Dame.

Que je sois si yeux bleus vous a choquée, madame, comme vous êtes choquée chaque fois que votre manque d'éclat empêche les hommes de vous voir. Vous avez voulu en finir, ne plus jamais sentir à quel point vous êtes d'une autre race que la mienne malgré la masse de cosmétiques dont vous disposez. Vous avez voulu vous oublier vous-même, cacher l'évidence qu'il n'y a plus en vous qu'un médecin dont il n'y a à tirer que le savoir. Vous êtes devenue, l'espace d'une vie qui vous a peu à peu réduite à vos fonctions professionnelles, une spectatrice des couples qui s'embrassent en public. Vous êtes un saboteur de premier ordre, madame Anderson, mais la ride des autres, croyez-

moi, ne changera rien à votre solitude de laboratoire ni à l'échec de la science à faire de vous une autre.

Des informateurs ont confirmé ce que je redoutais le plus: c'est moi qui ai hérité de la première ride, la *ride mère* comme vous l'avez appelée, et par laquelle des dizaines de jeunes femmes devaient être infectées. J'ai tout compris de vos raisons et du mode de transmission si sophistiqué que vous avez conçu le jour où j'ai su que vous aviez pris congé de vos patientes, ce dimanche même où la ride est apparue.

Dans la pièce où vous vous tenez, se trouve un miroir qui était accroché au mur de votre cabinet et où je me suis donc regardée, ainsi que la série de femmes qui m'ont suivie. Ce miroir, rempli du visage de vos patientes et de votre hostilité de femme destinée à entretenir une peau qui vous a abandonnée, vous donnait accès à mon appartement en s'ouvrant sur dix miroirs à travers lesquels vous pouviez me voir en tout temps. Quand je les ai détruits, le lendemain de la ride, vous avez hurlé parce qu'il ne vous était plus possible d'infecter d'autres femmes comme mes sœurs ou d'éventuelles amies venues contempler chez moi leur image.

C'est alors que vous avez poussé plus loin vos méthodes de belle-mère: aujourd'hui vous n'avez plus besoin de voir les victimes de vos propres yeux pour qu'elles vieillissent sous votre ordre, non, vous n'avez plus qu'à *penser à elles*. Non seulement toutes les femmes à qui vous pensez sont infectées sur-le-champ, mais aussi toutes celles à qui *je* pense, parce qu'avec la ride, vous m'avez du coup transmis votre pouvoir de contagion. Pour preuve, toutes les femmes qui se présentent à moi et que vous ne pouvez pas connaître, comme les infirmières et les pensionnaires, jusqu'aux femmes qui apparaissent à l'écran de la télé ou même dans les revues de mode, portent la ride *sans même le savoir*: il fallait que la chose, à la manière des bactéries qui ne prennent corps qu'à travers le grossissement du microscope, reste invisible pour étendre indéfiniment son champ d'action. En considérant que ces femmes infectées par vous ou moi peuvent en infecter d'autres par la seule évocation de ces autres, il n'y aura plus, d'ici vingt-quatre heures, aucune femme intacte sur la terre. C'est pourquoi je

Le docteur Anderson ne parvint pas à déchiffrer la fin de la lettre à cause de l'écriture tordue par le manque d'espace et à ce point enchevêtrée qu'aucun mot ne pouvait être isolé par son œil qui avait pourtant l'habitude des écritures de médecins. Elle relut alors la note du docteur McMahon qui l'accompagnait :

«Chère collègue,

En tant que psychiatre en chef du service de l'hôpital Notre-Dame, j'ai pris la décision de vous communiquer une copie de cette lettre que vous adressait votre patiente. Mademoiselle Rhéaume s'est enfermée hier matin dans une salle de bain dont elle avait cassé le miroir et a été retrouvée le visage tailladé par un scalpel sur lequel elle avait, on ne sait comment, mis la main. Nous n'avons pour l'instant que peu d'espoir de la sortir de l'état de stupeur où elle est tombée.»

Le docteur Anderson posa les pages sur sa coiffeuse et approcha son visage du miroir ovale cerclé de bronze qu'elle avait hérité de sa mère. Les injections de collagène avaient été efficaces car nul œil ne pouvait retrouver la trace des rides des dernières années, là où les montures de ses lunettes avaient creusé leurs ornières.